

Naissance de la "fête de la Race" (d'une guerre à l'autre)

In: Matériaux pour l'histoire de notre temps. 1992, N. 27. pp. 24-28.

Citer ce document / Cite this document :

Rodriguez Miguel. Naissance de la "fête de la Race" (d'une guerre à l'autre). In: Matériaux pour l'histoire de notre temps. 1992, N. 27. pp. 24-28.

doi : 10.3406/mat.1992.410625

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/mat_0769-3206_1992_num_27_1_410625

Naissance de la "fête de la Race" (d'une guerre à l'autre)

1. En France, à la fin des années 1870 : les centennaires de Voltaire et de Rousseau sont conçus en même temps que se prépare l'Exposition universelle de 1878 (Jean-Marie Goulemot, dans Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, vol. I, *La Nation*, p. 410). En Espagne, c'est à la gloire des grands écrivains - le tricentenaire de Feijoo, en 1876 -, que l'on commence à prévoir des commémorations.

2. Juan Valera, *Obras Completas*, vol. III, Madrid.

Devenu à la fin du XIXe siècle, "une figure emblématique évocatrice de grandeur révolue et porteuse de message civilisateur" (Bernard Vincent, *14/12 "l'Année admirable"*, Paris, Aubier, 1991, p. 181).

4. En plus du livre de Vincent, il faut mentionner les actes du colloque d'Orléans, novembre 1988, sur *l'évolution de l'idée de Découverte de l'Amérique en Espagne et en Amérique latine*, ALMOREAL/Université du Maine, 1990. Pour les célébrations espagnoles, Santiago Bernabeu Albert, *1892 : el IV Centenario del Descubrimiento de América en España, coyuntura y conmemoraciones*, Madrid, Centro Superior de Investigaciones Científicas, 1987, p. 23.

5. Javier Tusell (*Manual de Historia de España*, Cambio 16, Madrid, 1990, p. 803) situe la première célébration en 1913. *El Liberal* de México parle de soirées commémoratives à Madrid et à New York en 1914.

6. Cf. l'article de P. Ragon et D. Rolland dans ce numéro.

7. "España y las repúblicas hispanoamericanas", 1853, republié dans l'importante revue américaniste *La América*, Madrid, avril-mai 1857.

Avant son quatrième centenaire, la découverte de l'Amérique n'avait pas donné lieu à une commémoration annuelle. D'ailleurs, la célébration des centennaires - de l'indépendance des Etats-Unis, en 1876, puis celui de la Révolution française en 1889 - semble constituer un trait de la fin du siècle dernier¹. Fêtes spectaculaires, visites de personnalités étrangères, défilés civiques et réunions scientifiques se succèdent, laissant leur marque dans l'espace urbain. Depuis le milieu du XIXe siècle, les pays les plus riches organisent des Expositions universelles. Juan Valera, qui dirige en Espagne le journal *El Centenario*, destiné à animer les réjouissances, s'en moque gentiment : "La mode des expositions a été remplacée, il n'y a pas longtemps, par celle des centennaires, semblables à des apothéoses mondaines et populaires, culte et adoration des héros"².

En Espagne, le grand héros est Christophe Colomb³. La nécessité de lui rendre hommage apparaît déjà en 1881, lorsque le Quatrième Congrès des Américanistes propose dans ses résolutions finales que "les Gouvernements de tous les peuples cultivés déclarent le 12 octobre 1892 une fête" et qu'on édifie des monuments, des statues, des musées, des basiliques, des plaques commémoratives sur les multiples étapes de la vie du *Descubridor*. Les détails et les thèmes des manifestations du Quatrième Centenaire ont été recensés minutieusement ici et ailleurs⁴. Une certaine bourgeoisie commerçante y a participé à travers des ligues, des cercles et des chambres de commerce qui visaient à raffermir les liens économiques et culturels avec l'Espagne comme un moyen de résoudre les problèmes espagnols. Cette idée nourrira le 12 octobre lorsqu'il deviendra un jour férié.

Mais ce sera bien plus tard, puisque dans les années qui suivent 1892, la commémoration de la Découverte s'efface à nouveau dans le calendrier. L'*Unión Iberoamericana* - fondée en 1884 pour développer les relations culturelles - fête la journée encore en 1893, mais l'année d'après toute référence disparaît dans la presse. *El Imparcial* de Madrid, pourtant un des rares à prôner un rapprochement de l'Espagne et de l'Amérique, ignore totalement le 12 octobre. Les résolutions finales du

Congreso Social y Económico Hispanoamericano de 1900, organisé précisément par l'*Unión Iberoamericana*, n'avancent aucune proposition concernant l'anniversaire. Et même, lorsqu'en 1912, à l'occasion du centenaire des Cortès de Cadix, des invités hispano-américains sont accueillis en Espagne pour de nombreuses cérémonies encadrées aussi par l'*Unión*, le 12 octobre n'est prétexte qu'à une excursion à Tolède : en 1912 ce jour-là ne semble évoquer ni Colomb ni son exploit. Deux ou trois ans plus tard⁵, c'est-à-dire autour de 1915, la presse commence à rendre compte du 12 octobre : on l'appellera désormais "la fête de la Race", *el Día de la Raza*.

Fête de "la Race"

De nos jours il semblerait saugrenu de consacrer un jour férié à la gloire de la Race : le concept en est discutable du point de vue scientifique, indéfendable depuis la dernière guerre⁶. Il faut rappeler comment voici un siècle, au contraire, il véhiculait des connotations fortement positives : d'abord les caractères physiques, génétiques, psychiques qui rassemblent une population donnée ; et ensuite, la force et la cohérence transmise par la langue, la religion, les mœurs, les lois et autres traits culturels.

L'expression *raza española* circule dès les années 1840 et 1850, c'est-à-dire l'époque où les Etats-Unis entament leur grande expansion vers l'ouest et le sud, où ils interviennent militairement au Mexique et commencent à apparaître comme une menace pour la domination espagnole à Cuba. Pour certains, comme Muñoz del Monte⁷, seuls les deux grands pays latins - l'Espagne et la France - pourraient défendre les pays ibéro-américains contre leur voisin : l'opposition "raciale" entre Anglo-saxons et Latins y servirait de ciment. Cette idée a un écho considérable chez de nombreux hommes politiques et écrivains dans cette partie du continent qu'on commencera à désigner comme "l'Amérique latine"...

Dès lors, la *raza* devient un véritable drapeau, donnant son nom à de nombreuses publications. *La Raza Latina*, par exemple, veut "aimer et défendre les intérêts des peuples latins et catholiques pour faire face à l'invasion des protestants et germaniques"⁸. Née à Madrid, quelques années seulement après la

guerre franco-prussienne, cette revue ouvre ses colonnes à Victor Hugo et à Cánovas del Castillo, à Ramón de Campoamor et à Emile de Girardin pour défendre tout ce qui est latin contre la Prusse, cette "Carthage de ces nouvelles guerres puniques"⁹. A partir de cette publication, *La Raza Española* de Madrid (1919-1930), les publications portant ce titre sont légion : le mot constitue un appel à l'émotion, il incarne la cohésion du groupe face aux menaces extérieures.

Un orateur du *Congreso Social y Económico Hispanoamericano* en donne, en 1900, une définition large : "La race ! La race est une vie commune, c'est un lien de souvenirs, de sentiments, d'aspirations, idéaux, d'avenir"¹⁰. Dès les débuts de notre siècle, le Nouveau continent est considéré comme l'espace naturel de l'"épanouissement" de la race : il est essentiel d'y maintenir la langue, la religion, les valeurs culturelles de l'Espagne - qui vient justement de perdre ses dernières colonies... Ainsi, il n'est pas surprenant que, pour raffermir ce lien, on ait choisi l'anniversaire du jour où il fut noué, du jour où - selon le mythe - l'Europe découvrit l'Amérique.

"Discours bien connus d'exaltation hispano-américaine"

Le 12 octobre 1915, les fêtes de la Race sont déjà nombreuses : à Grenade, on célèbre une messe solennelle sur le tombeau des Rois Catholiques, suivi d'un cortège civique dans les rues du centre-ville. Alicante ajoute au service religieux et à la cérémonie dans l'hôtel de ville une soupe populaire destinée aux pauvres. A Cadix, des intellectuels hispano-américains déjeunent au restaurant avec leurs collègues espagnols... La diversité laisse rêveur : comment une nouvelle fête peut-elle jouir d'un si vif et prompt succès ? Le chroniqueur madrilène de *El Imparcial* parle des "discours bien connus d'exaltation hispano-américaine"¹¹ : bien connus parce que déjà habituels ? Pour le journaliste, il est question aussi d'en organiser la répétition annuelle et, puisqu'il y voit beaucoup d'intérêt, d'envisager une autre manière de le faire : "ce sont d'autres choses, même moins amusantes et moins essentielles, que nous aimerions voir dans cette fête, nous qui ne nous vantons pas des beaux dis-

8. *La Raza Latina*, Madrid, n° 206, 30 décembre 1883.

9. *Ibid.* A la fin du XIXe, c'est le germanisme qui est désigné comme la cause de la décadence espagnole chez de nombreux auteurs, dont Cánovas del Castillo.

10. Segismundo Moret, séance du 18 novembre 1900, *La Unión Iberoamericana*, 30 novembre 1900, reproduit par Guy-Alain Dugast, *Les idées sur l'Amérique latine dans la presse espagnole autour de 1900*, Lille, Université de Lille-III, 1971.

11. Mariano de Cavia, "La Raza de fiesta y el Habla en capilla", *El Imparcial*, Madrid, 13 octobre 1915 : la presse ne parle pas de célébrations avant 1915, même si Frederick B. Pike en situe les origines en 1899 (*Hispanismo 1896-1936, Spanish Conservatives and Liberals in Their Relations with Spanish America*, University of Notre Dame Press, 1971).

12. M. de Cavia, art. cit.

13. *El Universal*, México, 13 octobre 1917, p. 4.

14. *Trabajos premiados en los juegos florales de octubre de 1919*, Madrid, Imprenta municipal, 1920.

15. Rapport de l'ambassadeur du Mexique à Madrid, octobre 1933, Archives de la Secretaría de Relaciones Exteriores, México, III 133-17.

16. Andrée Bachoud, "Le mythe de la mère-patrie dans la politique extérieure espagnole. Les gaffes du Duc d'Amalfi", *Les mythologies hispaniques dans la deuxième moitié du XXe siècle*, Hispanistica XX, Dijon, 1986, p. 125.

17. Le discours du Président du conseil espagnol, le comte de Romanones, le 6 juin 1916, est considéré par les observateurs comme un tournant dans cette prise de conscience.

cours, des chants de rossignol..."¹² Faut-il expliquer cette éclosion par le soutien qui lui est fourni par les autorités ? Du 12 octobre 1917, le gouvernement espagnol veut faire "un des plus grands événements depuis la commémoration du Quatrième Centenaire"¹³, en demandant à toutes les administrations d'organiser conférences et hommages. La hiérarchie ecclésiastique, elle aussi, apporte sa contribution pour mettre en valeur l'œuvre d'évangélisation dans le nouveau continent. A Madrid se mettent en place les deux volets de la journée qui se répèteront inlassablement des années durant : une cérémonie civique le matin, devant le monument à Colomb ; et une soirée préparée par la municipalité, immortalisée - les premières années - par la reproduction des discours dans de luxueuses brochures. La municipalité organise aussi "des jeux floraux", des concours littéraires de poésie et de prose sur des sujets américanistes¹⁴.

Cependant, malgré sa diffusion rapide et l'appui officiel, le Jour de la Race n'enthousiasme pas les foules. Nulle part en Espagne - sauf à Saragosse, où il est rattaché aux fêtes locales de la Virgen del Pilar -, il ne semble avoir d'écho. Dans les années trente, l'ambassadeur mexicain à Madrid rendra compte à son gouvernement que personne n'y participe : "il semblerait qu'il ne s'agisse que de s'en sortir au plus vite"¹⁵.

L'unité de la raza, l'héritage le plus solide de la colonisation, le lien qui continue à unir les colonisés et le colonisateur - qui n'ose plus porter ce nom -, c'est la langue. Il ne faut point s'étonner de ce que les promoteurs les plus zélés du 12 octobre soient ceux qui par leur travail se chargent de promouvoir et défendre l'espagnol : écrivains, journalistes, académiciens. Certains vont jusqu'à comparer la langue aux beaux habits que doivent porter les membres d'une famille en fête, en premier lieu une mère qui sait être digne. C'est d'ailleurs en 1914 que le terme *madre patria* ("mère patrie") entre au *Diccionario de la Real Academia Española* : dès lors, la métaphore familiale nourrit les stéréotypes et banalise le rapport de colonisation, comme l'a montré Andrée Bachoud¹⁶.

Mais, déjà à cette époque, certains tiennent pour insuffisants les discours sur la race et sur la communauté linguistique, s'ils ne sont pas suivis d'une politique audacieuse et consistante¹⁷ : les rapports économiques et commerciaux doivent être encouragés par l'organisation de foires, par l'installation de centres

de formation pour les travailleurs espagnols émigrant en Amérique, par l'ouverture de lignes de transport, par l'échange des techniciens, par une fiscalité attrayante... Ainsi, de même que les Etats-Unis ont pénétré les marchés extérieurs avec beaucoup de dollars et peu de discours - comme on le disait à l'époque -, l'Espagne doit aller au-delà des affinités culturelles qui la rattachent aux pays latino-américains. C'est ce que soutiennent de nombreux ouvrages, militants d'un "programme américaniste". Le plus connu en est celui de Rafael Altamira qui voudrait donner au Día de la Raza une portée autre que seulement symbolique : "Elles sont bien les fêtes de la race si on croit que de temps en temps et dans le cadre (fort limité) qui est le leur, elles peuvent servir à raviver le feu sacré, romantique, qui peut mener à l'action ; mais ne soyons pas naïfs en pensant que cela suffit, que cela produit les effets qu'attendent de nous les Argentins, les Chiliens, les Péruviens, les Colombiens, etc. et même nos Espagnols de là-bas. Que nous serve de leçon le sourire bienveillant avec lesquels les Hispano-Américains prennent les joutes oratoires dans lesquelles certains de nos "américanistes" se complaisent ici, sans doute avec la meilleure intention ! La question actuelle est autre, plus urgente : elle consiste à déterminer, concrètement, ce que nous sommes disposés à réaliser"¹⁸.

Le "programme américaniste" semble d'autant plus urgent qu'il permet à l'Espagne de s'engouffrer dans la brèche laissée par d'autres pays européens. Il faut rappeler que le *Día de la Raza* apparaît pendant les années de la Première Guerre mondiale, laquelle entraîne l'isolement du monde latino-américain, dû au manque des moyens de transport et à la réduction brutale des importations provenant des pays en guerre. Pour les uns et les autres, l'union latino-américaine peut être un moyen de défense contre les menaces extérieures : celle du Japon, celle des empires germaniques d'Europe centrale et bien entendu celle des Etats-Unis, que l'on a vus à l'œuvre dans la mer des Caraïbes depuis les années du *Désastre del 98*, lorsque l'Espagne a perdu Cuba et Porto-Rico. En se mêlant à ce qui aurait dû être "une affaire de famille", la "race du Nord", agressive et matérialiste, devenait la grande ennemie de la nôtre, belle et idéaliste. A partir de cette opposition manichéenne, fondamentale, l'Uruguayen José Enrique Rodó publie en 1902 son *Ariel*, qui eut

une énorme audience parmi les hommes politiques et les jeunes générations intellectuelles du continent.

Lorsque les Etats-Unis interviennent dans la guerre européenne pour aider leurs alliés - et pouvoir garder les mains libres dans leur arrière-cour -, des observateurs inquiets - tels que l'Argentin Ernesto Quesada - cherchent des moyens pour y faire face : "ce danger possible a fait se développer le sentiment de panhispanisme, incarné dans le *día de la Raza*"¹⁹. L'hispanisme apparaît comme le contraire du panaméricanisme, que l'on commence alors à évoquer couramment dans le discours politique - même si le terme existe depuis le XIXe siècle²⁰. Ce concept est dénoncé comme une ruse de l'impérialisme, comme une nouvelle Doctrine Monroe : l'hispaniste argentin Pedro de Córdoba joue avec le suffixe *pan* (qui signifie aussi "pain") pour faire dire à l'Oncle Sam ses véritables intentions : "l'américanisme c'est moi et le *pan* c'est vous autres, pain que je veux manger à moi tout seul"²¹.

La plupart des pays latino-américains, surtout les plus peuplés, sont restés donc, comme l'Espagne, en marge de la guerre. L'Allemagne tenait à ce que ce bloc demeure au moins neutre. C'est dans ce contexte que naît le *Día de la Raza* : même si le discours anti-yankee, panhispaniste, n'entraîne pas nécessairement de la sympathie envers les empires germaniques, il existe une "sorte de contamination" que des auteurs de l'époque²² n'ont pas manqué de souligner.

La mère et les filles

Le *Día de la Raza* surgit dans les pays hispano-américains en même temps qu'en Espagne. En 1914, les quotidiens de México rendent compte de l'hommage à Colomb de la colonie italienne à New York mais ne disent pas un mot sur des cérémonies dans la capitale mexicaine, en proie certes aux convulsions révolutionnaires. C'est l'année suivante, Mexico ayant retrouvé la paix, que l'on y organise pour la première fois, semble-t-il, une soirée littéraire et musicale, présidée par des intellectuels proches du pouvoir. Le nouveau gouvernement, d'ailleurs, tient à renforcer les liens diplomatiques avec d'autres pays latino-américains²³ et à le montrer par des moyens symboliques : aussitôt la capitale occupée par les partisans de Venustiano Carranza, les noms des rues du vieux centre - traditionnels depuis l'époque coloniale - sont remplacés par ceux des "républiques sœurs".

éloquents : *Política hispanoamericana*, de A. Arderius, 1915 ; *La afirmación española*, de J.M. Salaverría, 1915 ; *Programa americanista de posguerra*, de F. Rahola, 1919 ; *Nacionalismo e hispanismo y otros ensayos* de E. Gomez Vaquero, 1928...

19. Ernesto Quesada, *El Día de la Raza y su significado en Hispanoamérica*, Buenos Aires, Araujo, 1918, p. 11.

20. Depuis 1889, date du 1er congrès panaméricain de Washington. Le président Wilson l'utilise dans des discours en 1915.

21. Pedro de Córdoba, *Nuestra guerra. La coalición contra la Argentina*, Buenos Aires, Gaceta de España, 1917, p. 3 : "el americanismo soy yo y el pan son ustedes los demás, pan que me quiero comer yo solo".

22. Paul-Henri Michel, *L'Hispanisme dans les Républiques Espagnoles d'Amérique pendant la guerre de 1914-1918. Etude d'esprit public*, Paris, Costes, 1931, p. 91.

23. En 1916, l'Argentine, le Brésil et le Chili, qu'on nommait l'A.B.C., servent de médiateurs efficaces pour résoudre le lourd contentieux entre le Mexique et son voisin du Nord.

24. *Diario de Centroamérica*, Guatemala, 11 octobre 1919, p. 2.

25. *El Diario*, Asunción, 13 octobre 1919.

26. *La Nación*, Buenos Aires, 9 octobre 1918, p. 11.

27. José Enrique Rodó, *El camino de Paros, Obras completas*, Madrid, Aguilar, p. 1290. Rappelons que le 25 mai est la fête nationale de l'Argentine.

28. José Vasconcelos, "Discurso pronunciado el 12 de octubre de 1946 en San Antonio, Texas", *Discursos 1920-1950*, México, Ed. Botas, 1950.

29. Real Decreto, 15 juin 1918, publié le lendemain dans la *Gaceta* officielle. Reproduit dans Manuel Gamio, "Día de la Raza ?", *América Indígena*, México, 1945, vol. 5, p. 271.

En 1915 aussi, des commémorations du 12 octobre se tiennent en Argentine. A Buenos Aires une fête au *Centro Gallego*, le club des Galiciens, et un spectacle de théâtre pour un public en majorité espagnol sont associés à une réception officielle à la Casa Rosada, siège du gouvernement. Le 12 octobre reçoit donc le soutien des autorités avant que Hipolito Yrigoyen devienne président de la République - justement le 12 octobre suivant - et qu'il en fasse une fête officielle. L'avenir accordera à Yrigoyen, peut-être abusivement, la paternité du *Día de la Raza*, ce que répéteront à l'envi encyclopédies et manuels scolaires.

Jour férié, le 12 octobre donnera lieu à des soirées, des banquets et des cérémonies religieuses. Que ce soit légende ou réalité, l'Argentine sert de modèle. D'autres pays lui emboîtent le pas ; il y en a qui en sont fiers, comme le Guatemala - gouverné alors par ce dictateur que Asturias a dépeint sous le nom de Monsieur le Président : "la patrie d'Estrada Cabrera a un mérite de plus sur les enfants de José de San Martín. Lequel ? Anticiper en instituant comme une fête nationale le jour le plus solennel du monde, le jour où le génie de Christophe Colomb a offert aux terres américaines tout ce que possédait l'Espagne"²⁴.

A la fin de la décennie, il est aisé de repérer des célébrations variées dans tous les pays du continent, même dans les coins les plus reculés : au Paraguay, en 1919, le chargé d'affaires espagnol à Asunción préside une soirée le 11 octobre, et le lendemain, a lieu l'inauguration de la *Sociedad Española de Socorros mutuos*, suivie d'un banquet dans le restaurant *Belvedere*²⁵. En 1920, à San Salvador, des coups de clairon et le salut au drapeau marquent le début d'une journée riche en mondantés : une messe, l'inauguration d'un buste de Cervantes, un grand défilé militaire, des courses et des compétitions sportives...

La presse a beau insister sur l'enthousiasme populaire, les photographes ont beau montrer des foules, le *Día de la Raza* semble être l'affaire des classes aisées : les réceptions se tiennent, dans les clubs les plus huppés, y assiste "le monde le plus sélect". Dans ces milieux, le 12 octobre ressemble, plus qu'à une commémoration de la colonisation, à l'agape annuelle d'une amicale d'Anciens qui ont réussi. Souvent présidées par les représentants diplomatiques, ces fêtes servent souvent à tisser des liens dans les colonies d'immigrés - Espagnols ou Italiens, vue l'origine génoise de Colomb. Les plus riches, chefs d'en-

treprises ou propriétaires d'épicerie et de grands magasins y participent d'ailleurs en payant, en sponsors, offrant les récompenses des concours et des jeux. De même ils remplissent des pages entières dans la presse locale pour vanter les gloires de *la raza nueva* - et de leurs marchandises par ricochet : "afin de rendre un culte au solennel *Día de la Raza* qui marque un heureux événement dans les annales de l'humanité et, plus particulièrement dans les nations de lignage espagnol, les Grands Magasins *Tienda San Juan*, la maison d'origine espagnole, liée à cette République florissante pendant plus de quarante ans de labeur pendant lesquels ses affaires ont acquis des dimensions qui montrent la puissance économique du pays, tiendra aujourd'hui, demain et après-demain des ventes exceptionnelles et présentera dans ses nombreux rayons le stock le plus riche et varié de modes, tissus et nouveautés de grande qualité"²⁶.

Dans certains pays, le *Día de la Raza* est associé au milieu étudiant. Il en est ainsi au Mexique, où les célébrations ont lieu dans le cadre universitaire et où les étudiants prennent une part importante à l'organisation de la journée : aussi bien à Mexico que dans des villes de province, ils descendent dans la rue en des cortèges carnavalesques qui associent l'esprit du monôme à l'expression d'un projet de participation dans les problèmes du continent. José Enrique Rodó rêve à une grande fête née dans les congrès d'étudiants, "les Panathénées de notre ligue spirituelle, un 25 mai ou un 12 octobre célébrés de manière à être, à l'échelle du continent, les agapes de l'amitié américaine, de manière à réunir les représentants des dix-sept républiques dans une assemblée culturelle qui dessinera peut-être peu à peu l'habitude de délibération plus efficace et de liens plus solides"²⁷.

Cette dimension utopique du 12 octobre - symbole de la participation de la jeunesse intellectuelle dans la vie de la cité - existe aussi chez d'autres penseurs. On la retrouve chez José Vasconcelos, le légendaire ministre de l'Éducation mexicain des années vingt, qui laissa à l'Université nationale de son pays le programme gravé dans ses armoiries : "c'est pour ma race que l'Esprit parlera". Au soir de sa vie, il rêvera lui aussi de la *fiesta grande*, qui aborderait inéluctablement les fêtes nationales, tenues pour fêtes secondaires des patriotismes locaux - de façon aussi inéluctable et proche que les pays hispano-américains, isolés et petits, reviendraient au

18. Rafael Altamira, *España y el programa americanista*, Madrid, Ed. América, 1917, p. 22. Adolfo Posada, en 1914 ("L'orientation hispano-américaine de la politique espagnole", *Revue sud-américaine*, n° 4) allait dans le même sens : "sans l'effort de reconstitution tenté ici, toute l'orientation hispano-américaine de notre politique restera sans valeur, ses motifs réels finiront même par se dissiper ou ne seront peut-être que des motifs à jeux floraux et à joutes oratoires". Nombreux sont à cette époque les ouvrages ayant comme sujet la préoccupation "américaniste" ; les titres en sont

grand fonds commun que constitue l'hispanité²⁸.

Fête nationale, fête internationale

Quoi qu'il en soit, si le 12 octobre n'a pas effacé les fêtes nationales de chaque pays, il n'en est pas moins férié tout au long du continent américain ; célébré aussi en Espagne, il fait partie de ces rares fêtes - le 1er mai en serait une autre - qui trouvent leur raison d'être dans leur caractère international. Très vite reconnu et entré dans les mœurs, il est officialisé en même temps par des divers gouvernements. En Espagne, c'est en 1918 que le gouvernement d'Antonio Maura justifie ainsi le projet de loi : "aujourd'hui la plupart (des Etats ibéro-américains) ont déjà fixé la fête nationale. Le Congrès péruvien l'a qualifié d'"hommage à la nation espagnole et à Christophe Colomb" et récemment le pouvoir exécutif de la République Argentine déclarait qu'il est éminemment juste de consacrer cette fête à l'Espagne, mère de nations auxquelles elle a donné, avec la levure de son sang et l'harmonie de sa langue, un héritage immortel. Notre drapeau ne peut pas être absent de la commémoration annuelle. Nous devons témoigner de notre remerciement à l'affection filiale de ces Républiques et, plus encore, rénover l'affirmation éternelle des liens qui nous unissent (...)"²⁹.

Il faudrait se pencher en détail sur les idées et les débats que l'institution du jour férié a suscités dans les différents pays³⁰. Car s'il est aisé de retrouver des préoccupations, des thèmes et des pratiques semblables, il n'empêche que sous l'homogénéité transparaissent des enjeux divers et même contradictoires. La Race glorifiée n'est pas la même partout.

En Argentine, c'est le vecteur de l'unité nationale : autour de l'héritage espagnol, on veut assimiler cet énorme afflux d'immigrés qui provient des origines les plus diverses dans les années 1880-1930. Dans les pays où les populations indiennes sont importantes, on ne fête pas la même Race : l'héritage des colonisateurs peut être exalté au Pérou comme un moyen de continuer leur œuvre, en ignorant Indiens et métis. Au Mexique, dans l'idéologie grandiloquente des races indigènes sont mêlées avec l'idéal d'une race homogène, métissée³¹. Lorsque le *Día de la Raza* commence à être célébré, en 1916, l'anthropologue Manuel Gamio publie son célèbre manifeste destiné à "forger la Patrie" : par la métaphore du forgeron,

Gamio fait de l'alliage du fer et du bronze de deux "races viriles" la base de l'identité nationale. A la figure de Colomb des premières célébrations sera associé progressivement celle de Cuauhtemoc, le dernier dirigeant aztèque, et l'Indien assimilé au Métis. A México, de nos jours, le plus grand monument de la Race - carrefour important dans la capitale - prend la forme d'une pyramide précolombienne.

Dans tous ces pays l'incertitude demeure : mais de quelle race est-ce qu'on est en train de parler ? C'est le cri de l'Argentin Rodolfo Rivarola en 1918³². C'est la critique acerbe, dans le Mexique de 1938, de Rubén Salazar Mallén, qui trouve grotesque que les races opprimées soient "fêtées" par leurs oppresseurs. Il n'accepte pas non plus que le *Día de la Raza* puisse avoir lieu en l'honneur du métissage : n'est-ce pas contradictoire avec la glorification de la *Raza* ? Et si le 12 octobre, ajoute-t-il, n'est la fête ni des Indiens ni des Métis, ce ne peut être que celle des colonisateurs, Espagnols et Portugais ; or, c'est bien leur œuvre qui a été pendant des siècles tant décriée...³³. Manuel Gamio, quant à lui, se demande à la fin de la Deuxième guerre mondiale, "qui fut éminemment antiraciste" selon lui, s'il peut encore rester des commémorations fondées sur la "race", concept rejeté à la lumière de l'anthropologie ; ne voulant pas pour autant abandonner le 12 octobre, il propose qu'il continue à être célébré en mémoire de "la Découverte"³⁴.

De la race au panaméricanisme

On attribue tellement de sens au *Día de la Raza* que finalement il n'en a aucun : on le critique d'autant plus que son objet est ambigu. Mais on ne sert pas moins, comme si tout le monde avait intérêt à le revendiquer pour soi-même. Pour Salazar Mallén, il n'intéresse personne, sauf les gouvernements qui à travers "la race" donnent une image d'eux-mêmes, véhiculant une certaine idée de la Nation, s'en servent pour leur politique extérieure.

C'est le cas pendant les années de la Seconde guerre mondiale : la date devient alors une arme. En Espagne, dans la "Mère Patrie", les vainqueurs de la guerre civile avaient fait du 12 octobre - depuis 1936 - une journée fondamentale qui permet de déployer images et symboles du nouveau régime. La *fiesta de la Raza* est superposée aux festivités traditionnelles de la Virgen del Pilar, *madre de la Raza*³⁵ liée à la Reconquête et au combat contre les infidèles. Mais le

nom traditionnel est surtout associé à la *hispanidad*, concept que Ramiro de Maeztu a proposé dans sa célèbre *Defensa de la Hispanidad*, en 1934. Ce terme deviendra un instrument de combat pendant la guerre civile³⁶ et le pilier de la politique extérieure du franquisme.

Les vaincus, eux, exilés en Amérique, utilisent la date comme un symbole de résistance. Entrée dans les mœurs depuis des années, elle continuait, après la proclamation de la République en 1931, à servir de prétexte à des déclarations traditionnelles d'amitié. Mais les rituels mondains et bavards prennent après 1939 un aspect plus conjoncturel : la cérémonie habituelle menée à l'Université de México sert à accueillir dès cette année-là, le recteur exilé de l'université de Madrid, afin que "l'esprit de la Race n'arrive jamais à s'éteindre"³⁷. Et les députés espagnols sont reçus dans des sessions extraordinaires par leurs homologues mexicains qui, refusant le nom de *Día de la Hispanidad* associé aux régimes de type fasciste, revendiquent par opposition celui de "Jour de la Race" qu'il gardera jusqu'à nos jours dans certains pays.

L'orientation qu'il faut donner au 12 octobre devient donc un enjeu. En 1940, la VIIIe Conférence Panaméricaine insiste pour qu'on le commémore dignement. A l'approche du 450e anniversaire de la Découverte, le ministre des Relations extérieures mexicain demande à tous les organismes concernés - à l'intérieur et au-delà des frontières - de mettre l'accent sur la teneur des cérémonies, pour qu'elles obéissent à "une vision d'ensemble". On se sert de la radiodiffusion pour transmettre des messages des différents gouvernements hispano-américains et montrer qu'ils agissent à l'unisson. Il en est ainsi en 1941, à travers *La Hora Nacional*, l'émission hebdomadaire et très traditionnelle de l'Etat mexicain, diffusée vers d'autres pays à l'occasion du 12 octobre. Des ministres, des ambassadeurs étrangers insistent sur une nouvelle vision de la journée, qui s'explique par la conjoncture. Pour l'ambassadeur chilien, l'Amérique reste la réserve du monde"³⁸. C'est le sens qu'on veut donner à la construction, toujours repoussée, d'un gigantesque phare à Saint-Domingue - le premier lieu de la colonisation européenne -, qui serait un symbole de lumière pour les exilés et de résistance face à l'ennemi. Pour la propagande américaine - la distinction entre latins et anglo-saxons n'est plus de mise -, la terre où la vie avait recommencé, au XVIe et au XVIIe siècles, avec des idéaux millénaristes, de foi religieu-

30. En Argentine, le 4 octobre 1917. "La Bolivie institue le 12 octobre comme une fête nationale le 10 octobre 1914, la même année que l'Uruguay et le Honduras ; le Brésil, le Nicaragua, le Costa Rica, la Colombie et Cuba en 1892 ; le Chili et l'Uruguay en 1921 ; El Salvador en 1915 ; le Guatemala en 1913 et le Pérou en 1917. La Dictature de Primo de Rivera a développé la fête parallèlement à l'Exposition universelle de Séville de 1929. Le président Theodore Roosevelt a appelé le 12 octobre le "Jour de Colomb" et le président Wilson l'appellera "Jour de la Liberté" : ces dates, qui soulèvent certains doutes, sont proposées par E. González Calleja et F. Limón Nevado, *La Hispanidad como instrumento de combate*, Madrid, 1988, CSIC, p. 82.

31. Cf. l'article de A. Lempérière dans ce numéro.

32. "¿De qué raza hablabas ?" : Rodolfo Rivarola, *La raza como ideal*, Buenos Aires, Tragant impr., 1918, p. 3.

33. Rubén Salazar Mallén, "El día de la Raza", *El Universal*, México, 13 octobre 1938, p. 4.

34. Gamio, "Día de la Raza ?", *art. cit.*

35. Titre du *Diario de Avila*, 12 octobre 1936, cité par González Calleja, *op. cit.*

36. C'est le titre de la remarquable anthologie, précédée d'une étude des concepts, de González Calleja et Limón Nevado, *vid. supra*.

37. *El Universal*, México, 13 octobre 1939, p. 1. Décidément, "l'esprit de la race" est bien une expression de l'époque : c'est le titre que donne Franco à ce film de propagande - sous l'allure d'une fiction - qu'il écrit et fait tourner en 1942... sous le pseudonyme de Jaime de Andrade.

38. *El Universal*, México, 13 octobre 1941, p. 1.

se, de liberté, de démocratie, redeviendrait la terre qui les conserverait, qui les garderait jalousement en dépôt et qui les rendrait au vieux continent lors de temps meilleurs. C'est le président Franklin D. Roosevelt lui-même qui se déplace le 12 octobre 1944 pour se réunir avec les ambassadeurs des pays latino-américains. Plus que de "Jour de la Race" il faudrait parler de *Día Panamericano*, qui rompt avec la longue tradition du 12 octobre, à l'encontre de l'esprit dans lequel la célébration est née.

Cette orientation s'exacerbera à la fin de la guerre dans les pays qui y ont participé (le Mexique) ou qui sont alors très proches des Etats-Unis (Cuba). Il faudrait se pencher de près, en vue d'une étude comparative, sur le cas d'autres pays qui sont restés farouchement neutres, quitte à être soupçonnés de sympathie envers le fascisme, comme l'Argentine. Après la victoire de 1945 il ne sera plus question que de "Fête Glorieuse des Amériques", que de "Jour de Colomb" - inévitable version du *Columbus Day* nord-américain... Au parlement mexicain, le "Jour du Rapprochement Interaméricain", l'orateur officiel, après avoir passé en revue les grands héros continentaux - Roosevelt d'abord, Bolívar, Zapata, Morazán -, insiste pour que cette date soit désormais "le Jour de la Race Universelle".

Ce n'est plus *la Raza* la communauté créée autour d'une langue, d'une religion, d'une culture, face au péril nord-américain. Désormais la solidarité continentale le 12 octobre passera au contraire par le *melting-pot*, par la diversité des langues, des origines et des cultures face au danger d'outre-Atlantique. D'une guerre mondiale à l'autre, le 12 octobre passe ainsi du panhispanisme contre l'Amérique du Nord, au panaméricanisme contre l'Espagne de Franco.

Miguel RODRIGUEZ
Université de Reims



Les soutiens de Franco. Affiche républicaine (1936-1939).
(Musée d'histoire contemporaine - BDIC)